

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Eugène GROSS

Les vacances

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1899, tome 1, p. 21-26

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

# Les Vacances

Pour ne pas trop détourner ce mot de son vrai sens, il faudrait l'entendre ici comme désignant le temps durant lequel les classes cessent dans les écoles, les collèges devenus *vides* ; mais on se plaît à en étendre la signification et à lui faire exprimer l'idée de repos, de grand repos. Pourquoi non, si l'idée est bien comprise?

Dieu, Etre suprême, est en éternelle et infinie activité et tout à la fois en éternel et parfait repos. Il agit, mais ne se fatigue pas; il donne, mais ne perd rien. Et de même que tout vient de Lui, en Lui seul tout retrouve le repos. ; car s'il est le principe de tous les êtres, Il en est aussi la fin. Et voilà pourquoi tout ce qui est en dehors de Lui est *inquiet*. Celui-là le sera toujours qui pour toujours sera hors de Lui ; et celui qui voyage sur la route de l'épreuve, le sera plus ou moins jusqu'à ce qu'enfin il repose en Lui. En Dieu donc, possédé sans crainte, se trouve le repos absolu. Il n'est pas sur cette terre !

Comme conséquence, il faut se résoudre à accepter ici-bas le travail, qui est synonyme de fatigue et de souffrance,

et à l'accepter sans relâche. Ce que nous appelons repos n'est qu'une diversion, une halte, si on le veut dans un genre de travail, pour se porter à une autre occupation moins pénible, plus conforme à son tempérament et à ses goûts, souvent à ses dispositions de l'heure présente. Ce n'est donc qu'un repos relatif. Et même cette mystérieuse chose qu'on appelle le sommeil n'est qu'un repos relatif. Quant à la pensée de le trouver dans l'ignoble fénéantise, elle est irréalisable. L'homme peut faire des riens — et que d'hommes les riens fatiguent, consomment et tuent ! — il ne peut pas ne rien faire. On sait que le fameux Berryer, à ses débuts dans l'étude, fut guéri de son penchant à la paresse, en étant condamné à ne *rien* faire pendant une heure ou deux.

Or cette diversion qui n'est que l'exercice des facultés différentes, mises en jeu à leur tour, et que la langue a consacré dans les mots « divertissements, se divertir, » cette diversion, et cette suspension d'un travail pénible, absorbant s'impose à notre nature. L'homme ne peut soutenir une tension prolongée outre mesure. Poursuivre une excessive fatigue serait succomber à l'effort. Et cela est vrai surtout, et plus qu'on ne le pense, du travail intellectuel. C'est la raison des récréations chaque jour, des congés chaque semaine, et enfin du grand congé, objet de tant de vœux !

Oh ! ces vœux gonflés de soupirs et d'espairs, quelle voix de fleur, de poète ou d'oiseau jamais sur les tons voulus pourrait les redire !

Les vacances, c'est l'adieu temporaire ou définitif au pensionnat, au réglemeut tracé, aux classes, à toute cette vie de gêne utile et d'étude suivie. C'est d'autre part le revoir ému des êtres aimés qui composent la famille; c'est le retour au foyer, à l'air natal, à sa ville

ou à son village, à tant de lieux et de choses tout pleins des souvenirs des premières pas dans la vie, et qui toujours parlent un si doux langage, et plus doux encore quand on ne peut plus que rarement les entendre; c'est la perspective riante des promenades dans les bois, des courses allègres sur les montagnes. — Oh !, que je les envie ! — Mais ce ne doit pas être, ce n'est pas l'oisiveté. Des vacances consumées en des riens, au hasard des circonstances, seraient du temps perdu, et le temps perdu en un tel âge porte loin : bien plus elles seraient mauvaises déjà de ce seul fait. Les livres sans doute, quoique non oubliés tout à fait, ne prendront pas de ces temps une part principale : on ne le conseille pas; sur d'autres champs donc se portera l'activité des vacances. Cette activité, pour bien s'exercer, demandera à n'être pas livrée tout entière au caprice, à la fantaisie. Dès lors, même pendant les vacances, la nécessité d'un règlement, le soin de ne pas laisser à l'improviste des journées qui passeront vite, oh ! bien vite, mais qui, pour la plupart du moins, laisseront dans la vie une profonde empreinte, peut-être décisive.

Ces pensées, déjà sérieuses, m'amènent à un ordre d'idées plus sérieuses encore. Les vacances sont bien ce que je viens de dire, elles sont quelque chose encore de plus important. Elles sont l'expérimentation la plus directe de ce que le jeune homme a acquis, de ce qu'il est, surtout au point de vue moral. Au point de vue intellectuel, des connaissances acquises, il aura ses preuves à faire, plus ou moins, selon les milieux où il se trouvera, et il devrait être apte à les soutenir avec honneur; mais d'autres milieux inévitables se présenteront: il sera mis en contact immédiat avec le monde, qui le sollicite, et qui trouvera dans son âge et dans ses

passions naissantes, de puissants auxiliaires. Faudra-t-il le fuir? Non. Faudra-t-il l'affronter? moins encore. Il devra y entrer de bonne grâce, mais avec précaution ; simple comme la colombe et prudent comme le serpent ; sachant se donner et sachant se garder,

Il va jouir d'une certaine latitude. Sans doute, des parents qui comprennent leurs devoirs et qui *savent* aimer leurs enfants ne les perdront pas de vue ; il y va des intérêts les plus précieux des uns et des autres ; leur surveillance sera pourtant moins active que celle du pensionnat, et plus facile à éluder. C'est donc pour le jeune homme le détroit fameux à franchir, et,

« *Combien à cet écueil se sont déjà brisés.* »

C'est le temps d'être soi, d'agir par soi-même ; c'est le temps de la mise à exécution des résolutions prises : c'est, après l'exercice, la bataille qui s'engage et dont l'issue décidera peut-être de toutes les autres.

Dans des circonstances si graves, que les aînés comprennent, que les cadets comprendront à leur tour, dans des circonstances si graves, et cependant prises souvent bien à la légère, je voudrais, chers jeunes gens, ranimer tout le sérieux qu'elles réclament en vos âmes généreuses. Je voudrais vous rappeler le compagnon que vous devez river à tout votre être, compagnon fidèle et sûr, aimable et tendre qui, vous remplissant de grâces, de force et d'honneur, vous fera aimer Dieu et les hommes, réjouira, malgré ses exigences sévères, votre vie entière, assurera vos succès, garantira votre bonheur.

Une parabole que j'ai lue dans un livre et qui m'a vivement frappé, vous la fera connaître.

« Il s'en allait tout seul gravissant le rude sentier de la vie le vertueux jeune homme. Il s'en allait le cœur gros, mais cachant ses larmes, pressant sa main sur sa

poitrine pour en arrêter les battements, et n'osant se retourner vers la demeure qu'il quittait de peur de trop s'attendrir.

Il y avait sa mère dans cette demeure, et sa mère lui avait dit : Il faut partir, mon enfant.... et dans quelques années, tu reviendras auprès de ta vieille mère qui t'attendra, solitaire, au foyer de ton enfance, et à qui tu procureras le bien-être pour ses derniers jours.

J'aurais voulu t'accompagner, mon enfant, car il est dur et malsain à l'homme de marcher seul; je ne le puis pas. Cherche donc un ami qui t'accompagne sur la route.

La jeunesse est attrayante ; beaucoup se présenteront, mon enfant, et que ce compagnon soit pour toi l'Ange qui garda Tobie innocent et le ramena à son vieux père et à sa vieille mère

— Mais qui choisir, ma mère, et quel est le nom de l'ami que vous voulez pour moi ? »

Et la mère, embrassant une dernière fois son enfant, murmura tout bas un mot à son oreille, et répéta plusieurs fois : Lui seul ! Lui seul, mon fils!

— Je le promets, ma mère ! »

Il s'en allait tout seul gravissant le rude sentier le vertueux jeune homme. Et pendant qu'il cheminait, passa devant son regard comme une ombre lumineuse, et une voix se fit entendre :

— Me veux-tu pour compagnon de route ?

— Quel est ton nom ?

— Je suis la Gloire.

— Ce n'est pas le nom que m'a dit ma mère : passe.

Et plus loin, un doux frémissement parcourut tout son être, et une voix attrayante comme le chant du pâtre de la vallée se fit entendre :

— Me veux-tu pour compagnon de route ?

— Quel est ton nom ?

— Je suis le Plaisir.

— Ce n'est pas le nom que m'a dit ma mère ; passe ton chemin.

Et plus loin, il lui sembla que ses pieds glissaient et que ses membres avaient oublié toute fatigue ; et une voix suave et douce se fit entendre ;

— Me veux-tu pour compagnon de route ?

— Quel est ton nom ?

— Je suis l'Affection.

— Ce n'est pas le nom que m'a dit ma mère ; passe ton chemin.

Et comme le soir venait, et que le voyageur se sentait plus triste que le matin à cause de l'isolement de la journée, il éprouva tout à coup comme un sentiment de force qui lui était inconnu, et une voix tendre, mais énergique se fit entendre :

— Me veux-tu pour compagnon de route ?

— Quel est ton nom ?

— Je suis le Devoir.

— Oh ! viens ! C'est le nom que m'a dit ma mère !

Et quelques années après, il revenait toujours vertueux, le jeune homme au cœur pur et tendre, à l'âme généreuse, à l'énergique volonté.

Et il apportait à sa mère qui l'attendait à son foyer solitaire, le bien-être pour ses derniers jours.»

Chers jeunes gens, bonnes vacances, vie heureuse et prospère, avec le devoir pour inséparable compagnon !